

Extraits presse Ida ou le délire

LA TERRASSE CRITIQUE / Manuel Piolat Soleymat

Anaïs de Courson emplit la petite salle voûtée de la Maison de la Poésie des mots d'Hélène Bessette. La vie et la mort d'une employée de maison se déploient devant nous. Ça roule, ça fuse, ça claque, ça tinte, et c'est très beau.



photo : E. Turllet. Légende : Anaïs de Courson, une musicienne de la langue.

Comment parler de l'admirable monologue que présente actuellement Anaïs de Courson à la Maison de la Poésie sans donner, en préambule, un large aperçu de la langue (si belle, si particulière) d'Hélène Bessette (écrivaine injustement oubliée, née en 1918, disparue en 2000). « Ne faites pas cette tête-là. Si je vous parle de vos pieds. Des pieds... ça vaut bien la tête. Est-ce qu'on se passe mieux des pieds que de la tête ? Justement je vous demande Ida pour l'amour du ciel. Levez la tête. » Partie sur les chapeaux de roue, la comédienne s'élanche comme dans une course folle, se laisse traversée par un flot discontinu de mots, de phrases, de rythmes, jusqu'à en perdre souffle, en balançant les bras, en syncopant sa diction, en jouant non seulement de sa voix, mais aussi de son corps.

Le « chant incarné » d'une artiste virtuose

Immédiatement happés par ce « chant incarné » d'une grâce étonnante, les spectateurs restent comme saisis durant de longues minutes, manifestement ébahis par le rythme, par l'énergie de cette entrée en matière. Les yeux rivés sur Anaïs de Courson, ils sont en prise directe avec le moindre de ses déplacements, de ses mouvements, la moindre de ses modulations, des aigus jusqu'aux graves. Il faut dire que cette performance d'une heure révèle le talent d'une artiste virtuose. Loin de tout formalisme, de toute affectation, l'interprète se fait musicienne pour restituer sur scène le choc que fut pour elle la découverte de cette écriture. Elle le fait avec humour et profondeur. Embarqués dans cette narration où la vie et la mort d'une employée de maison prénommée Ida prennent une dimension quasi mythologique, nous voyons défiler devant nos yeux toutes sortes de représentations imaginaires. Une femme qui ne voit que ses pieds. Une femme qui se prend pour un oiseau de nuit. Un corps percuté par un camion... Tout cela se succède et se mélange de façon très joyeuse, créant un moment de poésie entre abstraction et authenticité.

IDA OU LE DELIRE A LA MAISON DE LA POESIE TOUTE LA CULTURE.COM

Dans la Petite salle de la Maison de la Poésie, l'époustouflante Anaïs de Courson porte seule en scène le dernier texte publié d'Hélène Bessette « Ida, ou le délire ». Dans une performance totalement bouleversante, la comédienne redonne vie à « une veillée funèbre qui ne finira jamais ». Magistral.

Seule en scène, sur un plateau incliné, dans une longue robe blanche un peu rêche -voire monacale- la conceptrice et interprète de ce spectacle poétique raconte Ida. Ou plutôt tout ce qu'on ne sait pas d'Ida, la servante vieillissante, intelligente, aux grands pieds qu'elle fixait trop et qui est morte soudainement, renversée et projetée par un véhicule. Une femme secrète, sur laquelle ses patronnes ont des a priori. Si le texte est parfois décousu, c'est toujours avec a propos; un peu à la manière des tropismes de Nathalie Sarraute, mais comme si ces tropismes pouvaient avoir plusieurs voix, alors même que la seule voix dont Bessette parle, Ida, est morte. Sa voix, Anaïs de Courson en maîtrise chacune des intonations, graves et puissantes. Elle offre pendant près d'une heure des modulations toujours passionnantes et qui donnent tour à tour le fou rire et le frisson. Dans une lumière aussi élégamment déclinée que l'écho des mots, elle sait se figer, assise devant une fenêtre en cave ou allongée, aussi bien que se projeter contre les murs devant l'absurde d'une méconnaissance irréparable : Ida. Elle offre ainsi à son public médusé une grande interprétation d'un texte dont elle suggère toutes les nuances. « Ida ou le délire » est tout simplement un grand moment de poésie, de théâtre et de vie.

LA CRITIQUE DE PARISCOPE (Marie Plantin)

C'est un travail magnifique, évident, sincère. Nécessaire aussi. Car qui connaît aujourd'hui l'auteur Hélène Bessette, contemporaine de Marguerite Duras et Nathalie Sarraute, passée aux oubliettes de la mémoire littéraire ? Anaïs de Courson exhume ce texte, « Ida ou le délire », pour le dire, l'agir, l'offrir, dans la petite salle voûtée de la Maison de la Poésie. Ce n'est pas une confiance malgré l'intimité de la situation, la proximité physique entre la comédienne et son public. C'est plutôt une danse, malgré l'incongruité du terme par rapport à une forme sollicitant plus l'écoute que le regard. Et pourtant. Mouvements internes d'un texte aux voix éclatées et convergentes, nerveux, rythmé qui avance en collages, associations d'images ou coqs à l'âne. Gestuelle de la comédienne, déliée, gracieuse, tantôt abstraite tantôt illustrative, mais jamais réaliste (à bon escient), soulignant l'espace mental qu'elle déploie par le verbe. Avec assurance et délicatesse. Trajectoires et dessins de ce corps dans le territoire triangulaire du plateau, parfois doublé d'une ombre portée. Anaïs de Courson est précise, elle maîtrise son instrument autant que sa partition. La comédienne s'est approprié la langue de Bessette, sa respiration, ses humeurs, avec un tact fou. Elle est parvenue à transformer l'écriture en matière scénique. « Ida ou le délire » nous parvient dans sa pluralité de voix, limpide. Une parole diffractée, plusieurs points de vue sur un sujet unique qui suscite polémique : Ida. Ida, qui par son décès provoque un délire verbal alentour, une tentative vaine de percer son mystère. De cette valse de voix se révèle en creux une idée d'Ida, figure discrète et secrète née de la plume d'Hélène Bessette.